

Frédéric Boyer

La Bible, notre exil



Extrait de la publication

La Bible, notre exil

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

- LA CONSOLATION, *roman*, 1991
EN PRISON, *roman*, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993
COMME DES ANGES, *roman*, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES ?, *roman*, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, *roman*, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES !, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, *roman*, 1997
LE VERTIGE DES BLONDES, *roman*, 1998
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, *poèmes*, 1999
PAS AIMÉE, *roman*, 1999
KIDS, *poèmes*, 2000
UNE FÉE, *roman*, 2000
GAGMEN, *petite proses pour Charlot et mon père*, 2002

Aux éditions Calmann-Lévy

- COMME DES FRÈRES, *essai*, 1998

Frédéric Boyer

La Bible, notre exil

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2002
ISBN : 2-86744-904-9

www.pol-editeur.fr

« C'est une bien misérable mémoire que celle qui ne s'exerce qu'à reculer », fit remarquer la Reine.

Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*

Une des grandes sources de l'égarément philosophique : un substantif nous pousse à chercher une chose qui lui corresponde.

Ludwig Wittgenstein, *Le Cahier bleu*

Être ainsi disposé envers la littérature en général est ce qui assure à la Bible la réception la plus favorable et la plus complète.

Paul Beauchamp, *L'un et l'autre testament*

Toutes les citations des textes bibliques sont faites à partir de *La Bible*, nouvelle traduction, Bayard, 2001.

*En mémoire des amitiés
qui ont fait naître cette traduction.*

*Il y eut la haine de l'aventure, du risque pris.
La haine d'une amitié collective qui a tenu par le
respect des différences de chacun et par le travail de
la langue.*

*Toujours la peur du langage, voyez-vous, de sa
vitalité, et de sa joie.*

*Dans les officines de la droite catholique, avec
des méthodes héritées de Charles Maurras et de
l'Action française, quelques-uns ont craché sans cou-
rage au visage de mon ami Marc, qui eut l'initiative
avec moi de cette traduction, l'accusant d'avoir
abandonné lâchement le langage de la foi et de la
tradition catholique, en allant jusqu'à opposer cet
« abandon » au martyre de certains prêtres des pays*

de l'Est qui payèrent de leur vie leur attachement aux mots de la tradition.

Mon ami Marc est prêtre depuis de longues années. Aujourd'hui il a dépassé la soixantaine. C'est un petit homme rond, drôle, curieux et maladroit. Il est originaire de Neuville-aux-Bois, un village de France entre la Beauce, le Gâtinais et l'Orléanais. Son père, avant-guerre, louait ses bras pour les travaux des fermes. Il se fit bourrelier, cette activité fut pour la première fois répertoriée dans le Livre des métiers d'Étienne Boileau en 1271. Le bourrelier fabriquait des harnais ou des colliers remplis de bourre. Il rencontra la fille d'un photographe, l'épousa et devint photographe à son tour. Ensemble ils eurent huit enfants. Vers l'âge de dix ans, Marc répondit à une question du curé de son village. Il voulait bien devenir prêtre. Et ils furent quelques-uns comme lui à dire oui.

Marc a consacré sa vie de prêtre à la transmission et à l'étude des textes bibliques. C'est avec lui que vint l'idée d'entreprendre une nouvelle traduction de la Bible qui associerait des spécialistes des écritures bibliques et des auteurs contemporains. C'était une façon de poser la question de notre rap-

port à la langue comme le cœur du chantier de la traduction biblique. Ce rapport à la langue, ce fut déjà l'enjeu des Juifs d'Alexandrie, de Jérôme, de Luther, des Réformés... C'est une façon de déplacer l'énigme des textes sur le travail de la langue réceptrice et de la situation contemporaine, au sein de notre monde, du langage traditionnel à travers lequel les Écritures sont encore reçues. Il faut traduire envers et contre toutes les déconvenues, les trahisons. Et traduire parfois notre propre langue. Nous avons renversé le constat plaintif qui voudrait que la Bible n'ait plus guère d'impact sur la culture contemporaine. Nous avons pensé au contraire que la question portait davantage sur la culture elle-même qui semblait ne plus avoir ni d'intérêt pour les Écritures ni d'effet sur notre réception de la Bible aujourd'hui. Or ce que nous appelons la Bible n'existe que du travail des cultures sur les différents ensembles d'Écritures saintes, hébraïques et chrétiennes, compilées et rassemblées. Les premières traductions en français vernaculaire à partir des langues sources datent du XVI^e siècle, et ont forgé notre conscience religieuse linguistique en mémorisant, dans ce qui deviendrait le français moderne, un

langage traditionnel élaboré, transmis, à partir du grec et du latin. Nous avons donc voulu travailler la traduction au cœur de cette généalogie des langues qui a inscrit la Bible dans notre culture.

Si l'héritage transmis ne produit rien, si sa transmission n'a pas d'autres effets sur lui que sa propre conservation muette, si cela ne crée pas d'autres versions, d'autres textes, d'autres visitations, alors qu'on me dise ce qu'il adviendra de notre propre condition d'héritiers, et des paroles, des textes que nous voudrions à notre tour transmettre. C'est sans doute cela qui nous fait si peur aujourd'hui. Comme si ce qui s'est écrit hier pouvait ne plus jamais avoir à s'écrire. Annuler le risque, en quelque sorte.

il fut enseveli
et le troisième jour, il est éveillé
conformément aux Écritures

Première lettre aux Corinthiens, 15, 4

La nouvelle traduction de la Bible est parue au mois de septembre 2001¹. Quelques semaines plus tard vous m'avez envoyé anonymement (c'est pourquoi je m'adresse publiquement à vous), plusieurs jours durant, sept copies en tout de la même lettre manuscrite. De gros caractères à l'encre bleue. La première fois, je n'y ai pas fait attention. J'ai même oublié vos lettres, mais les critiques venant, les inévitables quiproquos, et dans la fatigue qui accompagne de tels projets, je me suis souvenu de votre proposition bizarre. *Quand vous serez crucifié nous verrons bien si vous préférez alors être éveillé ou*

1. *La Bible*, nouvelle traduction, éditions Bayard.

être ressuscité. Proposition pas si folle. Vous faisiez passer dans les choses la distinction des mots. Vous vouliez prendre aux mots notre différend. Je suppose que vous (homme ou femme?) entendiez au nom de votre foi chrétienne stigmatiser notre traduction, plutôt scrupuleuse et littérale, des verbes grecs évangéliques, *anistèmi* et *egeirô* : s'éveiller, se relever, traditionnellement traduits en français à partir du latin, depuis la Vulgate de Jérôme, par « ressusciter ». Ce n'est pas la même chose, dites-vous. C'est votre cri de haine ou de peur. Le cri du langage lui-même. On ne dit peut-être plus tout à fait la même chose en disant : « Je crois en la résurrection des morts », et en disant : « Je crois au réveil des morts. » Les mots grecs parlent bien d'éveil et de relèvement. Christ est celui qui est élevé et éveillé des morts¹. D'autre part, il est objectivement tout autant difficile et périlleux de croire en l'une et l'autre proposition. La nature du pari est la même. Il n'est pas forcément plus simple ni plus banal de croire au réveil une fois crucifié. On pourrait même

1. Lire la Première Lettre aux Thessaloniens, 4, 14 ; et la Lettre aux Philippiens, 2, 6 - 11.

dire que le mot résurrection a fini par former un écran entre l'expression et la chose qu'il tente de désigner. Pour dire vite, ressusciter a acquis la force paradoxale de l'habitude tandis qu'être éveillé des morts rend à la lecture des textes la saveur même de la première annonce, dans la chair même de la langue. Mais il n'est pas certain que nous comprenions bien tous les deux ce en quoi nous croyons quand nous disons croire en la résurrection. Derrière la querelle des mots se cache une autre question. Celle, précisément, de notre adhérence aux mots, de la confiance que nous avons dans ce qu'ils disent. Ressusciter n'est pas tout à fait autre chose que s'éveiller ou se relever si ressusciter est bien une traduction française de verbes grecs. Traduction ? Pas directement. Une traduction de traductions via le latin de la Vulgate de Jérôme (347-420). En latin, le verbe *resuscitare*, plutôt rare à l'époque classique, a le sens de réveiller, ou rallumer (une flamme, une colère, un souvenir...). À basse époque, il acquiert aussi la signification de reconstruire, relever, puis le sens figuré, dans la langue ecclésiale chrétienne, de traverser la mort, de se relever des morts, et non simplement, comme le prétendent parfois certains

lexiques, de revenir de la mort à la vie. Être relevé ou éveillé des morts n'est pas la même chose que revenir de la mort à la vie. Je dis cela pour vous montrer que « être ressuscité » et « être éveillé ou relevé » des morts ne sont peut-être pas si éloignés que votre fureur le laisse entendre. Même si, pour compliquer encore un petit peu le tout, dans la Lettre aux Romains, Paul parle bien de « vivants revenus de la mort », dans cette condition particulière, dramatiquement paradoxale, de celui qui croit, qui se donne au Christ, de sujet mort et vivant à la fois. Mort à la faute, au péché, et vivant pour Dieu dans Christ Jésus¹. Drôle de condition, vous en conviendrez. Mort à quelque chose et vivant dans une autre personne. Mais c'est aux limites du langage, des rapports symboliques des mots aux choses, que travaille le discours paulinien. Il force les mots pour dire autre chose, pour que les mots eux-mêmes deviennent le lieu d'une rencontre. Paul emprunte au langage qu'il a sous la main, le grec métissé qui se parlait et s'écrivait dans le vaste Empire romain du I^{er} siècle.

1. Lettre aux Romains, 6, 1-14.

Vous me faites penser à une petite Alice cruelle et tourmentée qui ne pourrait accepter que les mots puissent parfois signifier autre chose que ce qu'ils veulent dire ¹. Une forme de sagesse de l'autre côté du miroir. Nous parlons en croyant savoir ce que les mots veulent dire. Sinon nous ne parlerions plus, sans la confiance ou la foi que nous mettons dans le rapport des mots aux choses. Une définition de « croire » serait même de faire confiance au pouvoir qu'ont les mots de nous dire quelque chose sans qu'il soit nécessaire de vérifier cette chose. Mais voilà, il arrive que l'on ait à dire des choses nouvelles qui exigent, pour être dites, de passer de l'autre côté du miroir des mots. On ne peut rien vérifier ou plutôt il n'y a rien à vérifier. Dire « je crois », c'est entièrement faire confiance à tout ce qui est dit quand on le dit. Celui qui dit « je crois » ne saurait alors prétendre que cela seul qu'il croit

1. Le dialogue entre Alice et Heumpty Deumpty se trouve dans *De l'autre côté du miroir et ce qu'Alice y trouva*, de Lewis Carroll. « La question, dit Alice à Heumpty Deumpty, est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire. »

est véritablement cru. C'est truquer le jeu du langage, ou en ignorer le fonctionnement, la grammaire. Croire, c'est ne prétendre à rien d'autre qu'au pouvoir de dire qu'ont les mots et non pas prétendre à l'être des mots. Les sens ne changent pas forcément de mots, j'en conviens avec Pascal. Pour que le sens soit partagé, il est nécessaire que les mêmes mots se répètent¹. Oui, il est absolument nécessaire que les mots signifient quelque chose. Mais ils peuvent signifier plusieurs choses en même temps. Ou plusieurs choses dans le temps. Que peut alors le langage s'il n'est qu'hésitations et changements? « Les variations du langage, notait Maurice Merleau-Ponty, qui paraissent d'abord être un argument pour le sceptique, sont finalement une preuve de son sens puisque les mots ne changeraient pas de sens s'ils ne voulaient rien dire². » On dit que les mots changent de sens, mais c'est parfois les sens qui ne changent pas toujours de mots et qui font retour au même pour insister

1. Voir Paul Beauchamp, *Le Récit, la Lettre et le Corps*, 1^{re} partie, « la lettre... », Cerf, 1992.

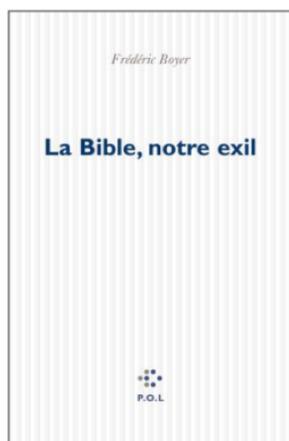
2. Maurice Merleau-Ponty, « L'usage littéraire du langage », dans *Résumés de cours*, Gallimard, 1968.

comme sens à découvrir, comme changement que le mot lui-même ne peut dire. La Bible, dans notre culture, s'est écrite et transmise par répétition des mêmes mots qui n'étaient pas toujours là pour dire la même chose. C'est comprendre qu'il n'y a jamais un sens unique quand il y a du sens. Le même mot revient parfois avec des allures de fantôme. Le même mot revient pour dire autre chose, à quoi on ne s'attendait pas. Et il faut souvent plusieurs mots pour dire non pas tout à fait la même chose mais pour dire qu'une chose est importante à dire, et que de ce fait elle réclame plusieurs mots, plusieurs générations de mots. Car cette chose si difficile, si longue à comprendre, a besoin de mots différents pour tenter de dire non pas le même mais l'entêtement du sens à se dire. À l'intérieur d'une même langue (mais l'identité d'une langue est-elle immuable selon les générations qui la parlent ?), à l'intérieur d'une même culture (mais la culture contemporaine est-elle identique à celles qui ont produit et transmis la langue chrétienne de transmission des Écritures ?), dans l'espace d'une même œuvre commune (mais la Bible est-elle une œuvre homogène commune à tous ?), alors oui, les mots se

répètent avec les mêmes sens. Probablement. Trop souvent, avec le souci louable de préserver ainsi la tradition de nos Pères, et une fausse intelligence des Écritures, en réalité victime des lieux communs d'une transmission close, non ouverte, non offerte au monde nouveau, on fige ce qu'il faudrait au contraire interpréter. On diabolise tout effort d'écriture de la tradition. Un même mot peut alors prendre des sens différents. Et un même sens peut rencontrer d'autres mots. Le pacte du langage est fragile, vulnérable. De cette faiblesse même, aux confins de l'intelligible, renaît le désir de dire, de faire sens. Lui aussi vulnérable, éphémère. Penser que les œuvres de la tradition puissent échapper aux contingences mêmes de notre condition de finitude, de précarité, revient à penser qu'elles ne s'adressent plus à nous et que nous ne nous adressons plus à elles sinon comme les visiteurs fatigués et muets de monuments en déshérence. Mais vous contestez toujours que l'on puisse ainsi toucher au trésor d'une langue éprouvée. Je réponds simplement que la différence entre vous et moi, c'est que j'entends dans la langue que vous méprisez ou dont vous avez peur, curieusement, j'entends comme les préparatifs

Achévé d'imprimer en juin 2002
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1784
N° d'imprimeur : 021486
Dépôt légal : septembre 2002

Imprimé en France



Frédéric Boyer
La Bible, notre exil

Cette édition électronique du livre
La Bible, notre exil de FRÉDÉRIC BOYER
a été réalisée le 20 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s
(ISBN : 9782867449048 - Numéro d'édition : 2625).
Code Sodis : N46419 - ISBN : 9782818009611
Numéro d'édition : 230872.